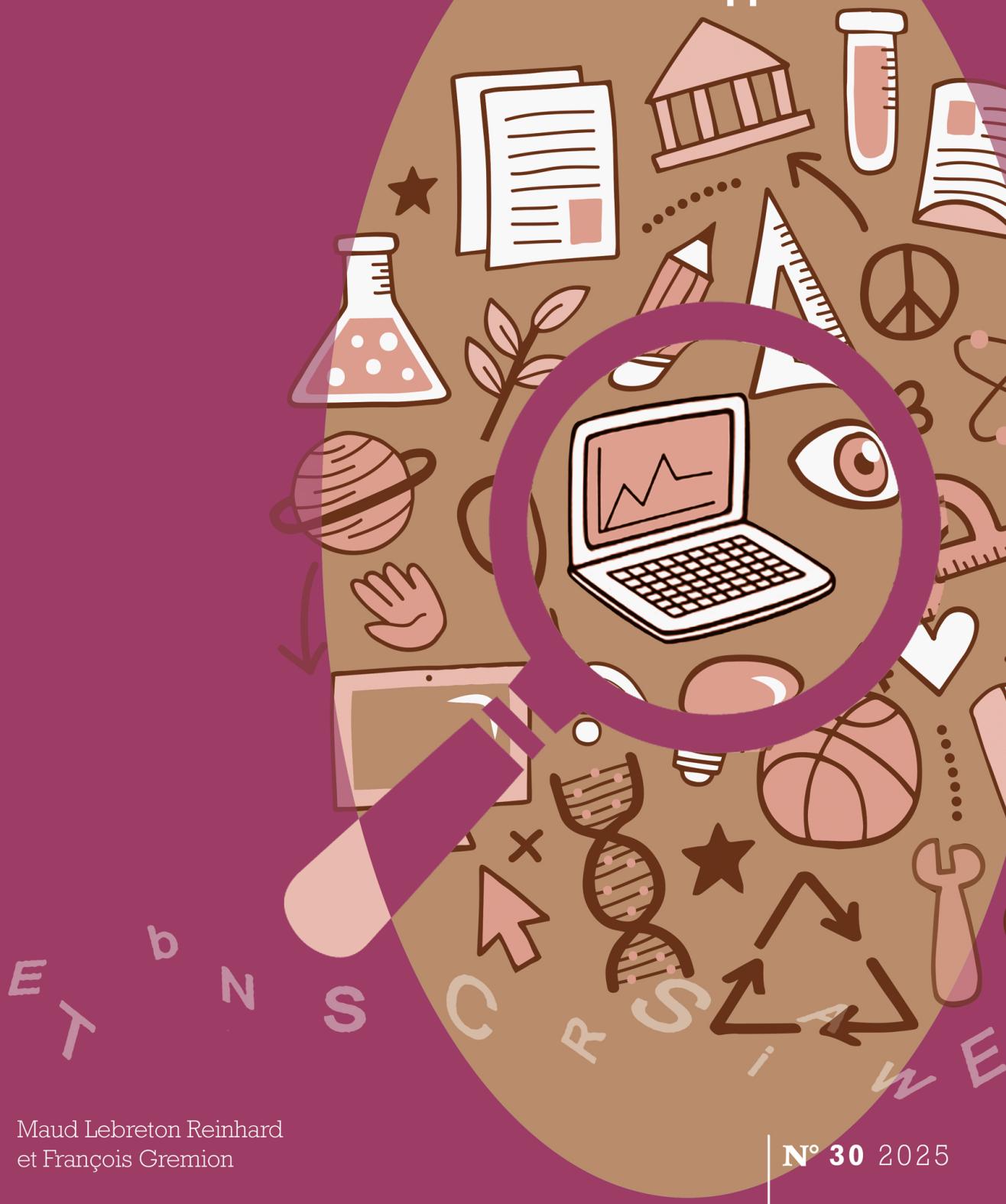


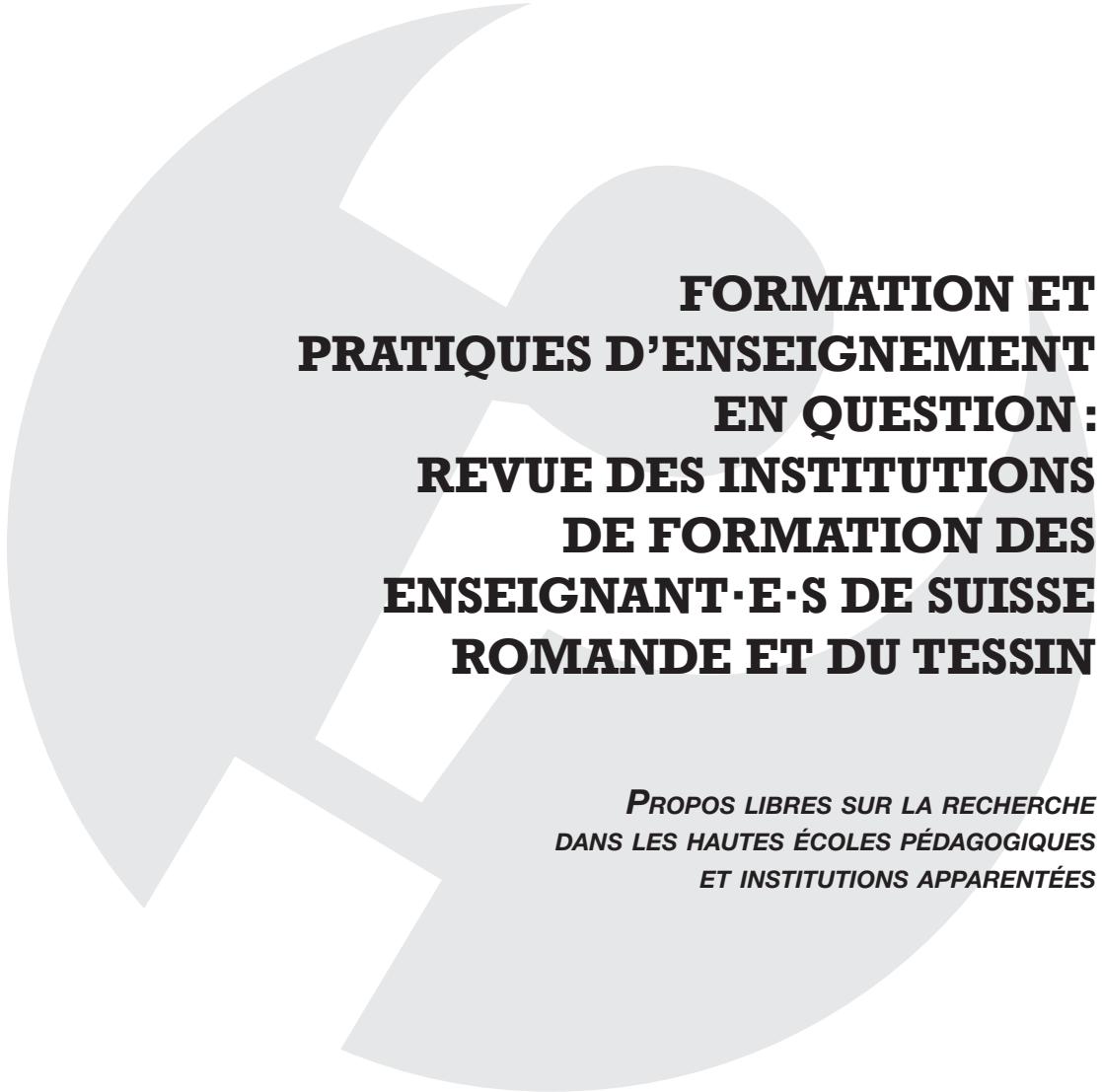


Revue des institutions de formation des enseignant·e·s de Suisse romande et du Tessin

Propos libres sur la recherche

dans les hautes écoles pédagogiques et institutions apparentées





**FORMATION ET
PRATIQUES D'ENSEIGNEMENT
EN QUESTION :
REVUE DES INSTITUTIONS
DE FORMATION DES
ENSEIGNANT·E·S DE SUISSE
ROMANDE ET DU TESSIN**

*PROPOS LIBRES SUR LA RECHERCHE
DANS LES HAUTES ÉCOLES PÉDAGOGIQUES
ET INSTITUTIONS APPARENTÉES*

Numéro coordonné par
Maud Lebreton Reinhard
et François Gremion
N° 30, 2025

Comité de lecture

René Barioni, HEP Vaud (Suisse)
Francine Chainé, Université Laval (Canada)
Anne Clerc, Haute école pédagogique du canton de Vaud (Suisse)
Marie-Noëlle Cocton, Université Catholique de l'Ouest (France)
Frédéric Darbellay, Université de Genève (Suisse)
Jean-Rémi Lapaire, Université de Bordeaux (France)
Valérie Lussi Borer, Université de Genève (Suisse)
Françoise Masuy, Université de Louvain-La-Neuve (Belgique)
Danielle Périsset, Haute école pédagogique du Valais (Suisse)
Marie Potapushkina-Delfosse, Université Paris-Est Créteil (France)
Sar Savrak, Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du canton de Vaud (Suisse)
Gabriele Sofia, Université Paul Valéry Montpellier 3 (France)
Stéphane Soulaine, Université de Montpellier (France)
Katja Vanini De Carlo, Université de Genève (Suisse)

Le contenu et la rédaction des articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

La revue *Formation et pratiques d'enseignement en question* est une revue Open access et tous les articles sont publiés sous une licence Creative Common Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International (CC-BY-NC-SA 4.0)

ISSN 1660-9603

Rédacteur responsable : Pierre-François Coen
Conception graphique : Jean-Bernard Barras
Mise en page : Marc-Olivier Schatz





Propos libres sur la recherche dans les hautes écoles pédagogiques et institutions apparentées

Numéro coordonné par
Maud Lebreton Reinhard et François Gremion

TABLE DES MATIERES

PARTIE 1

<i>Pour une approche systémique de la pratique, la recherche et la formation</i> Maud Lebreton Reinhard et François Gremion	7
<i>Des outils d'évaluation pour les compétences transversales</i> Francine Pellaud, Gilles Blandenier, Philippe Massiot, Philippe Gay, Céline Lepareur, Noémie Gey, Rebecca Shankland, Isabelle Dauner-Gardioli, Christel Sudan et Jeanne Muths	17
<i>Une expérience d'enseignante chargée de recherche : le trait d'union entre pratique-recherche-formation, un lien pour construire un sentiment de légitimité</i> Léna Rueflin	31
<i>Le rôle de la recherche dans le développement de stratégies d'inclusion pratiques. Transfert des résultats de la recherche vers la pratique ?</i> Daniel Hofstetter	45

PARTIE 2

<i>De l'expérience vécue de la recherche à la recherche de l'expérience. Témoignages de partenaires de projets de recherche menés dans une Haute école pédagogique</i> Maud Lebreton Reinhard et François Gremion	57
<i>En fait, c'est un peu par hasard que j'ai découvert la recherche</i> Andréa Fuchs-Fateh	61
<i>Le processus de recherche, un dispositif humaniste et valorisant au service de l'hétérogénéité de l'intelligence collective</i> Valérie Rytz	65
<i>Douter et choisir quand même</i> Mathilde Schinz	69
<i>La recherche : une des pièces de mon puzzle professionnel où chaque élément donne du sens à l'ensemble</i> Sophie Kernen	73
<i>Pour construire ensemble du commun, il faut un langage commun</i> Samuel Grilli	77



**PROPOS LIBRES SUR LA RECHERCHE
DANS LES HAUTES ÉCOLES PÉDAGOGIQUES
ET INSTITUTIONS APPARENTÉES**

PARTIE 1



Douter et choisir quand même

Mathilde SCHINZ¹ (Centre des Terreaux, Neuchâtel, Suisse)

La question de la recherche en HEP (Haute École Pédagogique) me renvoie principalement aux deux expériences majeures que j'ai vécues en tant qu'étudiante. La première a consisté à rejoindre un projet de recherche déjà en cours, en collaboration avec une chercheure, et la deuxième a été la réalisation de ma propre recherche dans le cadre de mon travail de Bachelor. J'ai beaucoup apprécié l'encadrement que j'ai reçu au début, avant de me lancer seule dans ma propre recherche, dans le sens où cet accompagnement a été très enrichissant tant sur le plan académique que pratique.

En repensant à cette période maintenant que je l'ai dépassée, la première chose qui me vient à l'esprit est surtout le stress que j'ai ressenti. La recherche m'a plongée dans un univers encore assez inconnu, malgré les séminaires introductifs et autres préparations. Cette immersion dans la recherche a été une source d'insécurité pour moi au départ. Avec le recul, toutefois, je réalise que la perspective qu'elle m'a donnée sur mon travail quotidien a été plus intéressante que ce que j'avais anticipé. Cela m'a permis de prendre du recul, d'analyser mon propre travail et de mieux le comprendre, et ce aujourd'hui encore, bien que je n'aie plus de lien direct avec la recherche. Ce regard réflexif, que je continue de garder, reste un des apports les plus précieux de cette expérience. Par exemple, dans le cadre de ma propre recherche, je me suis filmée et j'ai analysé certaines scènes sous tous les angles possibles, de manière répétée. Bien que je ne pense pas refaire cet exercice exactement de la même manière, j'essaie d'adopter cette « caméra mentale » dans ma pratique, surtout lorsque les choses ne vont pas comme prévu. Cela me permet de prendre du recul, de revoir une situation, et de la mettre en perspective par rapport à d'autres éléments. Je considère cela comme un outil précieux que j'ai conservé.

Il y a aussi eu cet aspect intéressant de porter pleinement la casquette de chercheuse amateur, bien que le terme « amateur » ne soit pas nécessairement valorisant. Beaucoup parmi nous partageaient ce sentiment de ne pas être pleinement formés pour cette tâche. Cela a aussi été un défi supplémentaire dans la réalisation de nos travaux de Bachelor : il fallait produire un travail concret et abouti, alors que c'était la première fois que nous faisions réellement de la recherche. De plus, pour ma part, c'était la deuxième fois que je réalisais un travail de Bachelor, ayant déjà suivi un premier cursus avant d'arriver à la HEP. Mais la sensation de devoir endosser le rôle de chercheure, sans être formée pour cela, est restée la même. Le statut

1. Contact: mathilde.schinz@ne.ch



de chercheure et le monde de la recherche peuvent être assez impressionnantes. Je me suis souvent sentie illégitime dans ce rôle, malgré un encadrement rassurant. Ainsi, bien que l'expérience de recherche ait été positive et que tout se soit bien déroulé, cette sensation d'imposture a persisté du début à la fin. Cela m'a empêchée de ressentir une véritable fierté face au travail accompli, ce qui rend cette expérience ambivalente, entre la satisfaction d'avoir mené à bien un projet et la sensation de ne pas être entièrement à ma place.

Dans ma pratique quotidienne, où je me consacre à 100 % à l'enseignement, je pense souvent à l'impact de la recherche, notamment en lien avec le thème de mon travail de Bachelor, qui portait sur l'influence de la pratique enseignante sur l'activité de l'élève. Cette expérience m'a permis de mieux comprendre à quel point il est difficile de saisir pleinement ce qui se passe dans la tête des élèves. Cela m'a appris à être plus humble. Je crois que, depuis ma recherche, j'ai développé une plus grande humilité dans ma pratique. En réfléchissant aux liens entre ma pratique et la littérature, ou même la théorie de l'enseignement, je constate qu'ils ne sont pas toujours évidents à établir, surtout lorsqu'on est plongé dans la pratique au quotidien. Si on ne prend pas le temps de faire une pause, ces liens peuvent facilement être négligés. Ces moments de recul sont importants, mais on oublie souvent de les prendre. Après quatre mois de pratique, je réalise que je suis encore pleinement dans la pratique, et bien que je ne sois pas consciente de tisser des liens directs avec la théorie ou avec ce que j'ai appris en recherche, je sens qu'il existe un grand écart. C'est ma première année, ma première classe, et je suis dans un tout nouveau monde, après les études et la recherche. J'ai la sensation que la recherche m'a préparée à cette transition, en remplissant ma « boîte à outils » avec de nombreuses compétences, même si je ne savais pas exactement de quoi j'allais avoir besoin. L'une des choses que je garde de cette période est la « caméra intérieure » que j'ai pu réactiver, bien que je ne sois pas encore convaincue d'avoir trouvé un moment où cet outil m'a été réellement utile.

J'ai vécu donc deux expériences distinctes. La première a consisté à rejoindre un projet en cours. Le fait d'avoir travaillé avec une chercheure sur un autre projet m'a permis d'acquérir une première expérience plus approfondie. Nous étions deux, et nous avons participé à l'analyse de données pour formuler quelques hypothèses et les confronter. J'appréciais le fait que ce soit un projet bien cadré, avec un objectif clair : ce module, nommé crédit d'ouverture, serait consacré à cette tâche, et nous nous concentrerions sur celle-ci pendant un certain temps. Je ne me souviens plus précisément de la durée, mais sachant qu'il y avait aussi le travail de recherche à réaliser en fin de formation, et étant consciente que la recherche m'effrayait, j'ai pensé qu'il serait utile de m'y frotter une première fois, sans trop d'enjeux. Cela a agi comme une sorte de désensibilisation, et, en réalité, cela a assez bien fonctionné, car cela m'a permis de comprendre ce qu'était un projet de recherche : dans quel état d'esprit il se situe, dans quel contexte, et en quoi il pourrait être utile à l'avenir. C'était un exemple concret de recherche réelle, lue par des gens, ce qui était plutôt mystérieux avant de me lancer dans le



travail de Bachelor. Nous percevions bien les enjeux de la pratique enseignante, notamment le fait de se regarder travailler, mais la question de ce que nous allions réellement poursuivre comme but dans notre recherche n'était pas évidente avant de l'avoir terminé. Il a fallu attendre la fin pour dire : « Ah, c'était ça ! » Cette première expérience m'a permis de clarifier l'objet de la recherche, et en même temps, de le « fermer » en quelque sorte, parce qu'il a fallu faire des choix, et ça reste toujours compliqué pour moi. Savoir que mon module allait être dédié à ce projet était vraiment rassurant et très pratique.

Quant à la seconde expérience, la rédaction de mon travail de Bachelor à la HEP a été une alternance entre panique et moments d'incertitude, où je ne savais pas par où commencer ni comment procéder. Le projet était très ouvert : on pouvait choisir son thème et décider de ce qu'on allait explorer, ce qui a été une source de panique. Faire des choix et les assumer a été, pour moi, une étape difficile, et le fait que tout soit ouvert a ajouté une forme d'incertitude sur la direction à prendre. C'était la première fois que j'adoptais cette posture de chercheuse. Heureusement, les rendez-vous avec ma directrice ont été un point d'ancrage, un garde-fou temporel qui m'a permis d'avancer. Ces moments de suivi, ces « check points », étaient essentiels, mais en même temps ils me terrifiaient. Je me disais qu'à chaque rendez-vous, on allait se rendre compte que j'étais complètement hors sujet, que mes données étaient insuffisantes ou que ma question ne correspondait pas à la méthodologie. Chaque rencontre avec ma directrice était un plongeon dans l'inconnu, mais cela m'a permis de progresser petit à petit. Je pense que cette ambivalence est née du fait que, bien que rassurée par ces points de suivi, chaque étape semblait aussi une source potentielle d'échec.

La recherche, une fois terminée, m'a procuré un grand soulagement, mais après la soutenance, je me suis dit que, finalement, ça me mettait face au fait que j'étais satisfaite de ce que j'avais accompli. Si je devais recommencer, je le ferais exactement de la même manière, car ce processus m'a vraiment fait progresser. Au départ, je n'aurais jamais imaginé arriver au résultat auquel je suis parvenue. À un moment donné, il faut accepter de déposer le travail, car il y a une date de remise. Il faut donc considérer qu'on a terminé, même si l'on sait qu'il reste toujours des éléments à explorer. Dans l'enseignement, c'est pareil : on doit décider qu'on dispose d'un certain temps et qu'on va l'utiliser de manière aussi judicieuse que possible, en fonction de ce qu'on a organisé, ou non.

La recherche, c'est avant tout faire des choix, les assumer, et se satisfaire de ce qu'on a fait. Je me sens parfois imposteur, mais finalement, j'ai les compétences nécessaires pour assumer cette démarche. En réalité, j'ai plutôt bien réussi dans les deux cas. Il n'y a pas vraiment de fin, c'est nous qui décidons quand ça se termine, qui fixons les limites, même si on peut les anticiper. Et c'est assez drôle, car cela a résonné avec ce que je vis dans l'enseignement. C'est à la fois ce que j'adore et ce qui peut être épuisant : ce n'est jamais fini. Ainsi, on finit par se dire qu'on porte un poids, mais au fond, c'est peut-être juste une question de choix à faire et d'assumer ces choix.



Bien que ma curiosité soit déjà largement satisfaite par cette première année, je me dis que, puisque je vais suivre cette classe de septième en huitième, je vais d'abord me laisser un cycle de découverte. Ensuite, je réfléchirai à mes centres d'intérêt et aux projets auxquels je pourrais m'intégrer. Le lien entre la recherche et la pratique est déjà là, ce qui n'était pas nécessairement le cas avec le travail de Bachelor, où il a fallu le forcer, car c'était une exigence. J'aimerais beaucoup travailler sur cette idée, mais je ne sais pas sous quelle forme cela pourrait se présenter. J'aimerais vraiment mettre la recherche au service de ce qui est déjà un projet de terrain, ou inversement. Je ne sais pas d'où vient cette motivation, mais je trouve qu'il y a une évidence qui s'installe, contrairement à ce sentiment forcé que j'ai eu en réalisant la recherche dans le cadre du Bachelor, où il fallait d'abord définir une question. Commencer par une activité de terrain et la relier directement à la recherche. C'est une approche qui me parle, car, même en seulement quatre mois, on se heurte très rapidement à des incompréhensions, à de vraies difficultés avec certains élèves, où l'on ne comprend pas forcément ce qui se passe. Et donc je réalise qu'il me manque des éclairages différents, du recul, d'autres points de vue. Je pense qu'en un an, il y aura largement suffisamment de points d'interrogation pour que la recherche soit véritablement utile.

Ce que je garde de tout ça, c'est que la subjectivité est omniprésente, pas seulement dans la recherche, mais dans tout. Ce qui est rassurant, en fait, c'est de se dire qu'on n'est jamais totalement objectif. J'ai pu le constater dans mon propre travail, en particulier lorsqu'il s'agissait d'interpréter des données. Puis, lors de la soutenance, je me suis retrouvée face à trois subjectivités différentes, et j'ai réalisé qu'il n'y avait pas forcément beaucoup de points de convergence. Cela reste une petite lumière allumée dans ce métier en particulier : nous sommes tous très subjectifs en permanence. En prenant du recul, après avoir eu une vraie pause et être sortie du sujet, je trouve intéressant de se poser des questions sur ce qui revient en premier, ce qui manque, et si cela me manque réellement. C'est une réflexion que je trouve intéressante à ce stade.